



A quoi penses-tu, Raoul ? — Page 237, col. 2.

porte de Séville, il s'élança à sa poursuite et en quelques élans le rejoignit, comme si n'ayant pu l'empêcher de marcher au danger, il voulait au moins partager ce danger avec lui.

Dix minutes après on sortait de Coïmbre, et l'on reprenait la route par laquelle étaient venus le matin le More Mothril et Agénor de Mauléon.

ALEXANDRE DUMAS.

La suite au prochain numéro.

RAOUL OU L'ÉNÉIDE

PAR M^{me} DE BAWR.

XXIII

LA FAMILLE.

Que faire de son âme orpheline et volée,
A moins de la sentir d'autre part consolée?
SAINTE-BEUVE.

Ce fut un bien beau jour pour moi que celui où je suivis Victor et Claire devant le prêtre qui les unit pour toujours. La joie des deux époux, celle de M. Dufresnoy, qui semblait retrouver des forces pour jouir du bonheur de sa fille, et celle du père Duparc, dont je ne saurais donner une idée, ne pouvaient, je crois, surpasser la mienne. Il faut donc que l'homme soit bien égoïste, puisqu'au moment le plus solennel de cette heureuse journée je fus saisi d'une émotion aussi triste que douloureuse. A la vue de Claire et de Victor agenouillés devant l'autel, se jurant de ne jamais se quitter, de s'aimer toujours, je ne pus me défendre de penser à Camille, de me représenter son adorable figure sous ce voile blanc, de me placer près d'elle, ivre d'amour, de bonheur... Hélas ! si l'enfer ne s'en fût pas mêlé, une si ravissante illusion pouvait devenir une réalité ! Je n'avais que vingt-sept ans, j'étais riche : pourquoi M. de Sénac re-

fuserait-il sa fille à celui qu'elle aimait, à celui qu'il avait toujours estimé ? Mais M. de Sénac, où le trouver ? ne pouvait-il pas avoir succombé au chagrin, à la misère ? Camille elle-même existait-elle encore ? Ces tristes pensées s'emparèrent tellement de mon esprit, que la sainte cérémonie s'acheva sans que je fusse sorti de mon accablement. Comme on regagnait les voitures, Victor s'approcha de moi : — A quoi penses-tu, Raoul ? me dit-il. Pense à nous. Je lui promis en souriant de suivre son conseil, et je parvins en effet à ne plus troubler la gaieté de cet heureux jour, où la félicité de deux amis si chers me tint lieu de félicité.

La joie rentra dans notre maison avec la noce, car en voyant M. Dufresnoy si content d'avoir fait le bonheur de sa fille, nous espérions tous que le ciel nous conserverait cet excellent homme. Vingt fois dans la journée, Vincent me fit remarquer qu'il ne se plaignait d'aucune fatigue, quoique le repas qu'il voulut donner à plusieurs de ses amis, qui ne connaissaient pas Victor, et que lui-même avait revus très-rarement depuis son malheur, se prolongeât d'une manière assez ennuyeuse.

— Je crois faire un beau rêve, me dit le père Duparc, près de qui je m'étais placé à table. Tout à l'heure, mon cher monsieur Raoul, je pensais à cette petite chambre de mon fils, dans la rue de Vaugirard, cette petite chambre où je vous ai connu.

— Et moi, répondis-je, je pensais que ni vous, ni Victor, ni moi, ne serions là si je n'avais pas été obligé de vendre mon *Énéide*.

— Votre *Énéide* ?

Je lui dis alors par quel hasard j'avais fait connaissance avec M. Dufresnoy. — Si je vous racontais ma vie entière, ajoutai-je, vous verriez à quel point le livre dont je vous parle a gouverné ma destinée.

— Mais vous ne l'avez plus ?

— Non.

— Et pourtant vous êtes heureux ?

— Si vous voulez ! dis-je en soupirant ; et je bus un verre de vin de champagne.

Claire et son mari logeant dans la maison, je connaissais enfin le bonheur que j'avais longtemps envié, le bonheur de vivre en famille, de se voir matin et soir, de se réunir à table, jouissance si douce quand on s'aime ! Ainsi se réalisait un des nombreux châteaux en Espagne que nous avions souvent faits avec Victor. L'amour des deux époux l'un pour l'autre était de nature à s'accroître avec le temps, par l'habitude de vivre ensemble : aussi deux mois après leur mariage s'aimaient-ils plus que le premier jour, et c'était plaisir d'être sûr que rien désormais ne pouvait les séparer. — Je laisse ma bonne Claire bien heureuse, me disait souvent M. Dufresnoy. Ce discours m'affligeait, mais sans m'effrayer, maintenant surtout que nous le voyions beaucoup moins triste et s'occuper un peu d'affaires. Hélas ! lui seul ne s'abusait pas : la douleur avait fait sur ce corps affaibli des ravages que tous les secours de l'art, tous nos soins combattaient en vain. Un anévrisme s'était formé au cœur. M. Dufresnoy nous fut enlevé subitement, lorsque nous nous flattions de n'avoir plus à craindre pour ses jours : sans rien éprouver des horreurs de la mort, sans agonie, le pauvre père alla rejoindre son bien-aimé Charles dans le tombeau qu'il lui avait fait élever.

La douleur de Claire put seule égaler la mienne : je perdais plus qu'un bienfaiteur. Je portai son deuil comme un fils l'aurait porté : tout ce qui tenait à sa mémoire me devint aussi cher que sacré, et me l'est encore aujourd'hui.

Par son testament, M. Dufresnoy me laissait sa bibliothèque et cent mille francs. Victor, dans son horreur pour les affaires, et sa femme qui pensait toujours comme lui, désirant ne laisser que leurs fonds dans notre maison de commerce, nous la fîmes passer sous les noms de Vincent et de Bernard, sans que ce changement nuisit le moins du monde à sa prospérité.

Ce n'était donc plus la fortune qui manquait à mon bonheur, seulement cette fortune arrivait